

LA FILLE DES MILLE COLLINES

De l'enfer à la résilience



Johan J.G.G.

Johan J.G.G.

La Fille des Mille Collines

De l'enfer à la résilience

© Johan J.G.G., 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1281-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

En jetant un regard en arrière, en s'attardant un bref instant sur nos existences respectives antérieures à ce moment clé qui a donné une nouvelle orientation à nos chemins, je peux affirmer qu'aucun élément ne présageait la rencontre d'une histoire et d'une plume. Pourtant, contre toute attente, les ingrédients nécessaires à cette alchimie se sont assemblés de manière si inattendue que le hasard seul ne peut être invoqué. Tout d'abord, je pense que ce rare concours de circonstances s'est produit à une période de nos vies propice au partage et à la compréhension, lequel aurait peut-être avorté en d'autres temps. Un peu comme une pomme, qui cueillie trop tôt ou trop tard, ne donnera jamais la même saveur que sa récolte au jour idéal de sa maturité. Car ici, et en ce qui me concerne, il est bien question de la maturité obligatoire pour appréhender pareil récit, de cet affinage de la sensibilité aux complexités de l'esprit humain. Pour l'héroïne de cette histoire, le temps des confidences, restées enfouies trop longtemps, était venu, sans doute ponctué d'une certaine urgence en regard d'une alerte médicale, avant que l'inéluctable sort n'ôte toute possibilité de transmission de la Mémoire, ou que les détails ne s'érodent inexorablement. Le terme « confidence », dans ce récit, se veut différent des réponses narratives, pudiques et sommaires que l'intéressée restitue, presque machinalement, aux personnes qui l'interrogent. Dans ce récit, l'héroïne relate les tragédies avec profondeur et intimité, écorchées par plus de trois décennies de mutisme. Ensuite, si l'instant de notre rencontre s'est révélé adéquat, il n'aurait pu suffire à l'établissement de ce projet, sans la cohésion de nos personnalités respectives. Dans un premier temps, l'harmonisation de nos intentions constituait un paramètre essentiel à toute continuité, à savoir l'absence totale de discours de haine, de règlements de comptes, d'incitation à l'animosité. En dépit de toute sa subjectivité, nous nous sommes parfaitement entendus, tant sur le fond, que sur la forme de cette biographie. Par ailleurs, les valeurs individuelles et philosophiques de cette femme ont éveillé, d'abord mon attention, puis mon admiration. Des qualités telles que résilience, simplicité, don de soi, humanité, partage, bienveillance... Des qualités que je peine à retrouver dans notre société trop évolutive, et que je découvre, bien dissimulées, chez cette mutilée de la vie. Car, en effet, en vingt ans de police, j'ai vu et vécu bien des choses, exceptionnellement satisfaisantes, la plupart du temps, infectes. Des choses dures, des choses injustes. J'ai vu des drames affliger des gens qui ne le méritaient pas. J'ai côtoyé le potentiel sombre de l'humain, tantôt dissimulé, tantôt affiché. Celui qui crée tant de mal à ceux qui croisent son chemin. En réalité, l'héroïne de cette histoire me donne une leçon de vie, et m'oblige, d'une certaine manière, à revoir ma vision de l'humain.

Genèse :

Dans le travail policier, une distance psychologique s'installe rapidement avec le malheur, et laisse toute la place à une approche bien plus mécanisée des interventions. Cette aptitude est impérative, non seulement pour garantir une objectivité permanente, mais également pour éviter toute absorption personnelle des troubles et problèmes sociétaux. Néanmoins, et de manière fort exceptionnelle, certaines situations me touchent plus que d'autres, pas seulement dans leur aspect tragique, mais surtout en regard des expériences de vie hors normes de ceux et celles qui, d'une manière ou d'une autre, subliment l'être humain. Un jour, j'ai rencontré une femme de petite taille, aux allures extérieures, à un détail près, presque banales. Derrière les apparences, se cache une combattante de la lumière, une femme qui a traversé l'enfer, et qui a survécu au Génocide rwandais.

Début d'année 2024, lors d'une mission administrative dans un immeuble de la région namuroise sous ma responsabilité, je suis amené à rencontrer fortuitement une dame d'origine africaine, qui souhaite accueillir à long terme ses deux petits enfants en son domicile. De prime abord, la situation paraît excessivement banale. Lors de ma visite, je suis finalement un peu surpris par une sorte d'anomalie que je peine lamentablement à identifier, comme un acharnement à refuser de voir l'évidence. Lorsque mon cerveau accepte enfin ce que mes yeux ne voient pas, je réalise... Cette femme n'a qu'un seul bras. Je ne laisse rien transpirer de ma surprise, et, blasé par le métier, je ne m'en choque pas plus que de raison, affichant une mine imperturbable, comme d'habitude. Dans un coin de ma tête, j'y réfléchis un petit peu, et conclus hâtivement à une énième victime d'un accident de la route. En dépit de son handicap évident, l'appartement respire l'organisation et la propreté. Soudain, un éclair de lucidité zèbre dans mon esprit trop stratégiquement détaché (dans ce métier, il est impératif de se préserver). En effet, avant ma visite, j'ai effectué les quelques vérifications habituelles concernant les antécédents, la filiation, les origines... Et à ce moment précis, ma mémoire restitue les mots visualisés, comme s'ils se trouvaient encore devant mes yeux : « Pays d'origine : Rwanda ». Je calcule rapidement l'âge de la dame, et ne peux m'empêcher de me sentir un peu idiot de ne pas avoir fait le lien plus tôt. En 1994, j'avais quinze ans, et me souviens très bien des gros titres dans les médias de l'époque. Toujours dissimulé derrière ma « poker-face », je la regarde maintenant sous un autre jour, et de manière

bien plus attentive. Tandis qu'elle parle de tout et de rien, je me concentre sur ce qui ne se voit pas. J'ai devant moi une dame de petite taille, et qui fait un peu plus jeune que son âge, je dirais quarante-cinq ans, à la grosse louche. Elle est polie, courtoise, et de toute évidence bien éduquée, valeurs rares dans notre société. Un long châle entoure ses épaules et son buste, de telle manière que l'absence du bras droit passe presque inaperçue. Tandis qu'elle s'exprime très correctement en français, de manière posée et calme, je crois distinguer autre chose, de bien plus profond, derrière ses yeux brun-noirs. Comme j'ai poussé l'observation jusqu'à ce stade, il m'est psychologiquement impossible de résister à la question qui me taraude, et déjà prête dans ma tête. Je profite d'un créneau dans notre conversation, m'excuse par avance de l'indiscrétion, et lui demande ce qui lui est arrivé. D'emblée, elle me répond que le Génocide du Rwanda en est la cause. La phrase est toute simple, et je comprends qu'elle l'a déjà formulée de nombreuses fois, certes, mais surtout avec la fatalité qui habite les gens dépourvus de toute issue. Comme des mots répétés machinalement qui n'auront d'autre finalité, pour les auditeurs, que leur relation anecdotique lors de « conversations de salon ». Je laisse volontairement un petit silence, espérant qu'elle en dise davantage. Je la vois hésiter, et décèle, à cet instant, la douleur qu'elle tente de cacher aux yeux de tous. A ma question, elle confirme la difficulté de vivre avec ces souvenirs. Je ressens son besoin de parler, paradoxalement mêlé à la pudeur qui l'en empêche. Fervent adhérent de l'anti-prolixité, surtout face à un inconnu, je comprends sa réserve, laquelle relève de l'intimité personnelle. Par ailleurs, je me refuse de formuler les autres questions qui se bousculent, par crainte de réveiller injustement des démons, alors que j'aurai moi-même regagné mon confortable univers au terme de la conversation. Je prends congé de la dame et lui souhaite bonne chance. La situation me retourne quelque peu, mais sans plus. Je passe à autre chose.

Investigations :

Durant les jours qui suivent, sans explication particulière, titillé par une démangeaison du savoir presque pathologique, je m'informe sur le sujet grâce aux outils dont je dispose. Mon penchant pour l'Histoire influence sans aucun doute la démarche. Mes investigations sur Internet rafraichissent mes connaissances finalement bien superficielles, et contribuent à une compréhension plus aboutie de l'ampleur du massacre de masse qui s'est joué en Afrique Centrale. Même si trois décennies ont passé depuis le Génocide, je me rends compte que notre société en conserve toujours les stigmates, et que de nombreux survivants, témoins et descendants, co-existent dans notre entourage. A juste titre, je constate qu'une grande quantité d'ouvrages historiques et politiques ont été rédigés sur le terrible sujet. Si le Génocide en question constitue le tournant le plus effroyable de l'Histoire du Rwanda, sa genèse alambiquée résulte d'abord d'une répartition sociale, certes, mais surtout d'une division ethnique créée et stimulée par les colonisations européennes dès la fin du dix-neuvième siècle, conduisant irrémédiablement à une longue période pré-génocidaire.

Psychologie du XXIème siècle :

Au fil de mes lectures, je réalise que ce désastre humain semble avoir eu lieu hier, et que les esprits des habitants, victimes ou témoins, ont été marqués au fer rouge. Dans ma position belge, je finis par me sentir un peu penaud de méconnaître une telle tragédie humaine, d'autant plus que mon propre pays a tissé, et tisse encore, de nombreuses interactions avec le Rwanda, depuis « l'héritage » colonial de 1916, date à laquelle le pays passe sous administration militaire belge, confirmée par le Traité de Versailles de 1919, jusqu'à nos jours où quantité de ressortissants rwandais partagent nos vies. Si ce passé colonial suscite dans mon chef de nombreuses réactions voisines de l'indignation, et mériterait l'écriture de plusieurs chapitres, son développement risquerait d'usurper le point central de ce récit, et sera donc volontairement retracé dans ses grandes lignes. Au fur et à mesure de ma compréhension du Génocide, s'installe une forme de réflexion philosophique inhérente à la transmission de la mémoire, à l'instar de toutes les guerres passées, ou catastrophes générées par la main de l'homme. Pour exemple très actuel, qu'en sera-t-il lorsque les derniers soldats, témoins ou victimes de la seconde guerre mondiale auront naturellement quitté notre monde ? L'oubli ne ressemble-t-il pas à une diabolique lâcheté ? Soudain perplexe quant à la survie du souvenir, une idée de projet germe dans ma tête, et prend une dimension supplémentaire en ce jour aussi banal que particulier. Je me trouve en compagnie de plusieurs personnes, de tous âges et sexes, qui partagent habituellement mon univers quotidien. Assez malicieusement, je profite d'un créneau où je dispose de l'attention de tout le monde pour lancer une « conversation de salon » sur le Génocide du Rwanda, prétextant, sans mentir, avoir lu certains articles. Le résultat se révèle sans appel : les « moins de quarante ans » ignorent les faits, tandis que les autres s'en rappellent vaguement. Je laisse tout un chacun s'exprimer et espère un débat productif. La déception ne tarde pas, car bien moins d'une minute plus tard, le sujet a déjà expiré, pour laisser la place au développement d'une voiture électrique très en vogue, mais économiquement peu rentable en termes de production. Au risque de me marginaliser davantage, je décide de ne pas lâcher prise, et reviens sur le thème, en précisant ma rencontre avec une rescapée du Génocide de 1994. Après l'un ou l'autre commentaire plein de compassion, je dois me rendre à l'évidence, le Génocide africain semble tout juste une histoire banale issue d'un lointain passé, et tant pis s'il s'agit de l'un des derniers